

**Evelyne Pisier / Caroline Laurent**  
***Et soudain, la liberté***

**1<sup>er</sup> chapitre**

On me prendra pour une folle, une exaltée, une sale ambitieuse, une fille fragile. On me dira : « Tu ne peux pas faire ça », « Ça ne s'est jamais vu », ou seulement, d'une voix teintée d'inquiétude : « Tu es sûre de toi ? » Bien sûr que non, je ne le suis pas. Comment pourrais-je l'être ? Tout est allé si vite. Je n'ai rien maîtrisé ; plus exactement, *je n'ai rien voulu maîtriser*. Évelyne était là. Cela suffisait.

16 septembre 2016. Ce devait être un rendez-vous professionnel, un simple rendez-vous, comme j'en ai si souvent. Rencontrer un auteur que je veux publier, partager l'urgence brûlante, formidable, que son texte a suscitée en moi. Puis donner des indications précises : creuser ici, resserrer là, incarner, restructurer, approfondir, épurer. Certains éditeurs sont des contemplatifs. Doigts longs et fins de sélénite ; esprit apaisé ; jardin zen et râteau miniature. J'appartenais à l'autre famille, celle des éditeurs garagistes, heureux de plonger leurs mains dans le ventre des moteurs, de les sortir tachées d'huile et de cambouis, d'y retourner voir avec la caisse à outils. Mais là, ce n'était pas n'importe quel texte, et encore moins n'importe quel auteur.

Sur mon bureau encombré de documents et de stylos était posé le manuscrit annoté. Pour une fois, ce n'étaient ni le style ni la construction qui avaient retenu mon attention mais bien la femme que j'avais vue derrière. En refermant l'ouvrage, une sensation étrange s'était mise à ondoyer en moi, de mon cœur à ma tête, de ma tête à mon cœur ; boule de feu aux contours bleutés. L'intuition de la rencontre à venir, sans doute. J'ai ramassé mon courage pour l'appeler, « Allô ? », répondu sans respirer : « Allô bonjour madame Pisier ? » Sa voix rauque était chaude, enveloppante. Plus je lui parlais, plus ma peur se déliait, se détendait, comme on le dit d'un tissu trop raide ; devenait adrénaline. Son récit m'avait bouleversée. Elle était étonnée, n'y croyait vraiment pas, « ah bon ? ah bon ? », j'avais l'impression de voir ses doutes se matérialiser devant moi et étrangement, chacun d'entre eux renforçait ma détermination. Il fallait faire de cette histoire un livre. Nous nous sommes donné rendez-vous pour le vendredi suivant. Avant de raccrocher, j'ai senti qu'elle souriait au bout du fil.

L'air s'était chargé d'une pluie étonnamment froide pour cette fin d'été ; quais de Seine floutés au pastel ; Notre-Dame dans la brume. Je n'avais pas de parapluie. Des sandalettes aux pieds. Dans mon sac, le manuscrit pesait lourd. Le moment était arrivé. J'ai respiré fort et sonné.

Une fée minuscule. C'est ce que j'ai pensé en découvrant sa silhouette dans le rectangle de la porte. Elle était d'une délicatesse d'oiseau. J'ai tout de suite aimé ses yeux, clairs comme le ciel de Provence, autour desquels les rides dessinaient des sourires. Elle m'a saluée et j'ai aimé aussi mon prénom dans sa bouche, grainé par ses accents graves de fumeuse. Je suis entrée dans le studio, un rez-de-chaussée donnant sur une cour arborée. « Mais vous êtes gelée ! Vous ne voulez pas un pull ? » J'ai refusé, par pudeur. Des mois plus tard, c'est moi qui lui enverrais une étole qu'elle n'aurait pas le temps de porter. Nous nous sommes assises en face l'une de l'autre. Devant moi, un café brûlant, sorti d'une machine Nespresso. J'avais dû l'aider, attendez, ici la capsule, voilà – d'habitude, c'est son mari qui s'en occupait. « Quand Olivier n'est pas là, je ne bois rien, je ne mange rien. Je m'en fous. » J'ai dû paraître surprise parce qu'elle a ajouté : « Je ne sais rien faire en cuisine. Ma mère m'a toujours interdit d'y toucher. Mais ça, vous le savez. » Et du menton, elle avait indiqué le manuscrit posé sur la table. J'ai souri. J'ai bu mon café. La pluie battait la baie vitrée. À l'intérieur, il faisait bon, lumières chaudes et couleurs douces. Évelyne a allumé une cigarette. « Ça ne vous gêne

pas ? » Le « vous » disparaîtrait vite. Et non, ça ne me gênait pas. Je ne fume pas, mais j'aime les fumeurs. Elle a ri. Ses mains ont commencé à feuilleter les notes que j'avais prises sur le manuscrit. Elle a eu un petit geste de la tête. « Vous avez bossé. » J'ai observé les taches brunes sur ses doigts, constellation discrète du temps. Elle portait son âge comme un vêtement ample. Il ne la gênait pas. Derrière ses presque soixante-quinze ans, il y avait toujours les cheveux blond de sable, la peau de neige ensoleillée, l'espièglerie – une empreinte éternelle de jeunesse.

Nous avons parlé trois heures durant. De son manuscrit, de sa mère, de la place des femmes dans la société, du mal que nous font les religions, des hommes, du sexe, de la littérature. Une ombre passait sur son sourire, son regard se perdait une seconde puis il me revenait, et moi, je la trouvais belle. D'un accord tacite, nous nous étions dispensées de préambule. Peut-être avions-nous senti l'une et l'autre que le temps manquerait, ou bien n'était-ce là qu'une forme mystérieuse et belle de reconnaissance : un goût partagé pour les choses essentielles, sans doute aussi l'impossibilité de faire autrement. Certaines rencontres nous précèdent, suspendues au fil de nos vies ; elles sont, j'hésite à écrire le mot car ni elle ni moi ne croyions plus en Dieu, *inscrites* quelque part. Notre moment était venu, celui d'une transmission dont le souvenir me porterait toujours vers la joie, et d'une amitié aussi brève que puissante, totale, qui se foutait bien que quarante-sept ans nous séparent.

Évelyne voulait raconter l'histoire de sa mère, et à travers elle, la sienne. Une histoire fascinante qui couvrait soixante ans de vie politique, de combats, d'amour et de drames – le portrait d'une certaine France aussi, celle des colonies et des révolutions, de la libération des femmes. Son texte oscillait encore entre le témoignage et le récit autobiographique. Nous étions toutes deux d'accord : il fallait en faire un roman. Non pas chercher l'exactitude biographique mais la vérité romanesque d'un destin. S'autoriser à changer les noms, laisser respirer l'imaginaire, explorer les sentiments profonds. Faire œuvre universelle. Évelyne battait des mains. Ensemble, nous y arriverions.

Nous nous sommes écrit presque chaque jour. Elle vivait dans le Sud, mais ce n'était pas si loin. Lorsqu'elle venait à Paris, on se retrouvait dans le petit appartement-cocon, on travaillait au milieu des bouteilles et des cendriers, je l'écoutais, souriais à ses sourires, m'indignais à ses indignations, riais avec elle – puis c'était l'heure de dîner et au restaurant la conversation se prolongeait, ininterrompue, et d'autres verres, et d'autres clopes. J'étais heureuse.

Tout s'est arrêté un jeudi de février. Elle se trouvait à l'hôpital depuis plusieurs jours, dans un état préoccupant – une épreuve de plus pour elle, qui en avait surmonté tant. « Tu es la plus forte » : les derniers mots que je lui ai écrits. Et c'était vrai. Mais quand j'ai vu le prénom d'Olivier s'afficher sur l'écran de mon téléphone, j'ai su. La catastrophe. J'ai raccroché en pleurs.

Autour de moi, dans mon bureau de la place d'Italie, la vie continuait, et c'était un scandale d'une brutalité insensée. Je ne voulais pas voir ces gens pressés dans la rue, ces voitures aux klaxons abrutissants, les mails qui gonflaient ma messagerie. Les mots d'un ami écrivain me sont revenus : « La mort, cette salope sans talent. » Pas mieux. La colère se déversait dans ma tête comme une vague rouge ; revenir en arrière. Que cela ne soit pas.

Le reste n'intéressera personne : mon chagrin, mes mains affolées, la gentillesse des collègues et de mon patron ému lui aussi, le vide. Je suis rentrée chez moi, sonnée. Il n'y avait personne à l'appartement. Mon compagnon était en déplacement, ma mère en province. J'ai mis une cantate de Bach, pour le cliché, les clichés font du bien parfois, et allumé une bougie. Dans ma tasse de thé ont défilé tous les souvenirs, ceux qui nous unissaient directement, elle et moi, notre rencontre, nos échanges, nos dîners, mais aussi tous les autres, ceux qui lui appartenaient et qui, par un acte aussi troublant que merveilleux, étaient devenus les miens : l'histoire de sa famille, de sa vie, dont elle m'avait fait cadeau en choisissant la fiction.

La cantate s'est enfoncée dans le silence. J'ai rangé le CD, éteint la chaîne. Quelque chose de lourd et très calme venait de se déposer en moi. J'ai allumé mon ordinateur, ouvert le fichier du manuscrit. J'ai écrit.

Les derniers mots d'Évelyne, qu'Olivier m'avait confiés comme un trésor, brûlaient en moi. « S'il m'arrive quoi que ce soit, promets-moi de terminer le livre avec Caroline. » Elle m'avait tout donné avant Noël : la trame, les informations manquantes, les anecdotes, les épisodes clés. Il ne restait qu'à mettre en forme cette matière. Nous l'aurions fait ensemble. Il y aurait eu des rires, du vin blanc tiédi, des questions à n'en plus finir. Faut-il raconter cette scène ? Ce détail présente-t-il le moindre intérêt ? Tu crois que ça va intéresser les gens ? Il y aurait eu des tendresses folles et des folies tendres. On projetait une grande fête pour l'été.

Dans la nuit qui commençait à envelopper Paris, j'ai vu ses yeux bleus, son sourire et sa main se tendre vers moi. « À ton tour » semblait-elle me dire. Je lui ai fait un clin d'œil. J'étais son éditrice. Son amie de vingt-huit ans. Elle était mon histoire la plus folle. J'ai promis.

Je terminerai le livre.